

# **L'Homme, la nature et le récit**

Je remercie ma tutrice, Juliet Bates, pour ses nombreux conseils, Sarah Fouquet pour son enthousiasme et ses suggestions de mise en page, ainsi que ma mère et ma soeur pour leur relecture attentive de ce texte.

**Juliette Guiot**

DNSEP mention édition  
Mémoire réalisé sous le tutorat de Juliet Bates  
ESAM Caen/Cherbourg 2018-2019

# Sommaire

<b>La Dernière Forêt</b>	7
<b>L'Homme, la nature et le récit</b>	39
L'influence des mythes sur la relation entre l'Homme et la nature	
Religion et nature	45
Forêts sacrées et forêts hantées	51
La nature dans les légendes	
L'espace de la forêt	59
La figure de l'animal	65
De nouveaux récits pour un monde qui change	
L'évolution de la représentation animale au cours du temps	73
Science-fiction et Ecologie	81

# La Dernière Forêt

Françoise Blanchard retira son masque en entrant dans l'immeuble, profitant du purificateur d'air qu'on y avait installé depuis maintenant deux ans. Elle fit savoir à l'accueil qu'elle était arrivée, puis alla s'asseoir dans un coin de la salle d'attente. Il faisait chaud en cette matinée d'avril. Dehors, les voitures semblaient glisser sur l'asphalte brûlant, leur grondement étouffé par le double vitrage, le bitume ondulant et luisant à l'image d'une rivière.

Françoise attrapa un magazine et l'ouvrit. Elle savait pourquoi son patron l'avait fait venir. Ou du moins elle s'en doutait. Elle l'avait lu dans le journal d'hier soir. La mort de Maximilien Bone. Ça faisait les gros titres.

Ce n'était pas en soit le décès de cet acteur célèbre qui intéressait Sucellos, l'entreprise de Françoise, mais plutôt ce que cela impliquait. Car au nom de Bone était rattachée une autre personne, beaucoup moins célèbre cette fois, mais dont tout individu travaillant dans l'exploitation forestière avait entendu parler : Rosalie Bone, la propriétaire de la dernière forêt du pays. Et avec la mort de Maximilien Bone disparaissait son seul héritier.

L'entretien fut court. Françoise, sans surprise, devait se rendre au cœur de la forêt pour rencontrer Rosalie Bone et la convaincre de leur vendre la forêt. Le directeur avait insisté sur le caractère urgent de la situation.

Si Sucellos était le leader de l'exploitation forestière, elle n'était hélas pas la seule entreprise du pays à s'intéresser à cette forêt. Le patron faisait confiance à Françoise pour mener les négociations le plus rapidement possible.

« Nous comptons tous sur vous, avait-il dit lorsqu'elle avait quitté la pièce. L'avenir de Sucellos est entre vos mains ! »

Françoise savait l'importance que représentait cette forêt. Alors que la population augmentait et, avec elle, la surface des villes, la nécessité de trouver des terres cultivables se faisait sentir. En ce monde, les terrains inhabités se vendaient à prix d'or. Peut-être la forêt regorgeait-elle d'arbres rares que l'entreprise pourrait revendre au plus offrant. Le reste serait rasé. Il n'y avait pas besoin de garder ces vieux arbres tordus et sauvages qu'on ne peut exploiter. Bien sûr on en replanterait à la place. De belles rangées d'arbres, droits, parallèles, avec une allée de pelouse verte qui s'étend platement à l'infini, sans que ni ronces, ni fougères ne viennent gâcher cette harmonie. Le bois de ces arbres servirait, une fois leur maturité atteinte, à construire meubles et maisons pour loger la population sans cesse grandissante. Et on planterait à nouveau.

Françoise partit de bonne heure le lendemain. Elle prit place à bord de l'unique bus qui se rendait dans

la région abritant la forêt, un imposant sac sur le dos. Aucune route ne traversait la forêt, aussi devrait-elle accomplir la fin du voyage à pied.

Appuyée contre la vitre elle s'imagina la conversation qu'elle aurait avec Rosalie Bone.

« Madame, vous savez pourquoi je suis ici », dirait-elle peut-être. Elle ne devait pas tourner autour du pot, c'était sûr, mais cela lui faisait penser à une phrase clichée qu'elle aurait vue dans un film. La déclaration d'un méchant... ou du moins d'une personne dénuée de bonnes intentions... Il faudrait lui expliquer pourquoi il était nécessaire de vendre la forêt ; lui parler des familles à loger, des réfugiés à accueillir, de tous ces gens à nourrir. Rosalie Bone devait comprendre qu'il était égoïste de garder un si grand espace pour elle seule.

Le paysage défilait derrière la vitre du bus. Les villes hautes et grises s'interposaient avec le plat patchwork des champs. L'autocar était à moitié vide. Peu de monde voyageaient d'une ville à l'autre, encore moins n'allaient dans la région reculée où se rendait Françoise. Ainsi, la plupart des gens descendirent dès les premiers arrêts, si bien qu'à mi-chemin il ne restait plus dans le bus, qu'un vieil homme pour tenir compagnie à Françoise. Elle apprit au détour d'une conversation polie qu'il avait la même destination qu'elle.

« Vous voulez aller dans la forêt ? » demanda-t-il

avec un coup d'œil à son équipement.

Françoise acquiesça.

« Plus personne n'y va de nos jours, dit-il. Moi non plus d'ailleurs... »

Il semblait à la fois nostalgique et résigné.

« On allait souvent y jouer dans la forêt quand on était gosse, continua le vieil homme qui était bavard. On s'aventurait jamais bien loin, bien sûr, mais ça suffisait à notre imagination pour faire surgir tout un tas d'histoires. Déjà à l'époque, pas beaucoup de monde ne s'y rendait... Et puis un jour, l'un des gamins avec qui l'on jouait s'est perdu. On l'a jamais retrouvé. Ça a pas aidé à ce que les gens aillent se balader dans la forêt, vous savez ? Enfin... si vous l'apercevez, vous le saluerez de ma part ! »

Françoise ne savait pas trop s'il plaisantait ou s'il était un peu fou.

« J'y tâcherai », répondit-elle.

Le bus arriva à destination en début d'après-midi. Il déposa ses voyageurs en centre-ville puis, reparti aussitôt, crachotant une fumée noire dans son sillage.

« La forêt est par-là, indiqua le vieil homme à Françoise. Elle est juste à la bordure de la ville, vous pourrez pas la rater. »

La route montait à travers la ville en pente douce.

L'air était ici un peu moins pollué que de là où venait Françoise, mais c'était suffisant pour essouffler même le plus sportif des marcheurs. Ça, ajouté à l'énorme sac qu'elle portait sur son dos, elle dut s'arrêter haletante pour revêtir un masque.

C'est au détour d'une rue que la forêt se dévoila enfin à elle. Celle-ci poussait à la périphérie de la ville, où plutôt, la ville s'était bâtie en périphérie de la forêt. Les derniers immeubles et maisons s'accoudaient aux grands arbres, leur progression stoppée par cette frontière végétale. C'était la première fois que Françoise voyait une forêt épargnée par l'exploitation humaine. Ce n'était pas de longues lignes d'arbres qui ridaient agréablement le paysage comme elle en avait l'habitude, mais une masse informe et sauvage qui s'étendait plus loin que son regard ne pouvait porter. Et, tandis qu'elle observait cette incohérente forêt, un malaise étrange s'insinuait lentement en elle.

Françoise descendit le long de la route d'un pas allant. La forêt se soustrayait parfois à sa vue, disparaissant par intermittence derrière les hauts bâtiments de la ville, avant de ressurgir, toujours plus proche. L'agitation de la rue contrastait avec la masse silencieuse des arbres.

La périphérie de la ville se constituait des quartiers les plus pauvres, et abritait un grand nombre de réfugiés

climatiques. Les habitations étaient bancales, construites à la va-vite. Elles s'arrêtaient toutes à l'orée de la forêt, comme repoussées par une force invisible. Françoise ne savait pas si c'était par respect ou par crainte. Elle observa la forêt qui s'élevait juste devant elle. Son regard ne s'enfonçait que sur quelques mètres, là où les arbres étaient encore éparses et la lumière encore claire.

L'entreprise comptait sur elle pour mener l'opération à bien. Elle inspira profondément. Elle fit un pas, puis un autre, et entra dans la dernière forêt du pays.

Le sol était meuble sous son pied. Les feuilles et les brindilles s'étaient accumulées au cours du temps pour former une terre riche et souple où poussaient des arbres tordus à l'écorce épaisse. Françoise leur trouvait un air d'infirmités, de mutilés. La clameur de la ville glissait entre les arbres pour se mélanger aux bruissements des feuilles. Cette forêt ne ressemblait à rien de ce que connaissait Françoise. C'était un fouillis de branches et de fougères, de buissons et de ronces, c'était la nature retournée à l'état sauvage. Et tout ce chaos rendait la progression difficile.

La lumière ne pénétrait en ce lieu que sous la forme de flaques dorées, laissant le reste à l'obscurité. C'était de ces forêts qu'il était question dans les contes qu'avait lus Françoise étant enfant. Le genre de bois qui abritaient un loup derrière chaque arbre et quelques fées pour vous

guider. Peut-être était-ce de là que venait son malaise. Après n'avoir rencontré que des forêts façonnées par l'Homme, Françoise comprenait maintenant ce qu'avait pu ressentir les générations passées en créant toutes ces légendes. Elle se demandait qu'elle part de vérité celle-ci contenait. Quelle part de surnaturel était réelle, quelle part avait disparu avec l'industrialisation.

Françoise continua de marcher jusqu'en début de soirée. Elle monta sa tente dans une petite clairière parsemée d'épines de pins et sortit son dîner. Le soleil couchant embrasa la forêt d'une lueur rouge avant de disparaître derrière les arbres pour laisser la nuit s'installer. L'air était encore doux.

Maintenant que Françoise était à l'arrêt, elle pouvait entendre les bois s'animer autour d'elle. De nombreuses espèces avaient disparu au cours des années, et il était rare aujourd'hui de croiser un animal sauvage, pourtant, cette forêt semblait regorger de vie. De chaque recoin, de chaque buisson, s'élevaient craquements, frétillements et couinements, indiquant une présence en ces lieux. En tendant l'oreille, on pouvait percevoir le grondement étouffé de la ville. Françoise se demandait s'il faudrait faire passer un genre d'expert ou de biologiste pour évaluer la forêt. Sans doute pas... L'entreprise Sucellos n'était pas là pour créer des réserves naturelles,



mais pour récolter du bois. Françoise devrait passer sous silence tout ce qu'elle pourrait voir ici.

Elle finit rapidement son repas et se glissa dans sa tente. La forêt était encore plus inquiétante la nuit. Les ombres des arbres s'étiraient pour noyer la clairière de leurs ténèbres, le frémissement des feuilles se changeait en murmures. Françoise eut du mal à s'endormir. Il régnait en ces bois, un silence qui n'en était pas un. Chaque fois que ses yeux se fermaient pour laisser le sommeil approcher, elle prenait conscience des sons presque imperceptibles qui l'entouraient. Le souffle du vent dans les branches, le craquement d'une brindille, le ululement d'une chouette au loin, tout devenait plus clair une fois la nuit tombée.

Le sommeil de Françoise fut agité. Dans ses rêves, elle vit le vieil homme du bus observer la forêt depuis la ville, incapable d'y remettre les pieds. Elle vit aussi un groupe d'enfants s'amuser, courir entre les arbres sans personne pour les arrêter ; puis, un garçon, seul, perdu dans l'immensité des bois.

Françoise avait repris la marche tôt ce matin-là, s'enfonçant plus profondément dans la forêt. Elle sortit son téléphone de sa poche. Il n'y avait pas de réel sentier ici, aussi voulait-elle s'assurer d'être dans la bonne direction. Elle avait une carte au fond de son sac sur laquelle était

indiqué l'emplacement de la maison de Rosalie Bone. Avec le bruit de la ville au loin elle pouvait sans doute localiser approximativement la direction dans laquelle elle avançait, mais il était plus facile pour Françoise de faire confiance à une machine qu'à elle-même.

Elle ouvrit l'application GPS. Un symbole de chargement apparut sur l'écran. L'animation se répéta plusieurs fois, pendant une longue minute avant qu'un message d'erreur ne s'affiche. Le signal ne passait pas. L'application ne parvenait pas à localiser Françoise dans cette immense forêt. C'était la première fois que cela lui arrivait. C'était la première fois qu'elle pouvait réellement se perdre. Une bouffée d'angoisse l'envahit à cette pensée. Elle était seule. La forêt l'avait séparée du monde à partir du moment où elle y avait posé le pied.

Elle hésita un instant à rebrousser chemin, avant de se ressaisir. Elle ne pouvait pas laisser la forêt, et la peur que celle-ci lui inspirait, gagner. Elle ne rentrerait chez elle qu'une fois sa mission accomplie.

Elle se remit en route.

Le ciel se recouvrit tout au long de la journée pour aboutir en une pluie lourde et chaude en fin d'après-midi. Françoise se réfugia sous un promontoire rocheux, en attendant la fin de l'averse. La boue ruisselait entre les racines épaisses des arbres. Les couleurs de la forêt sem-

blaient avoir disparu, lavées à grandes eaux pour laisser place à un paysage grisâtre et uniforme.

À travers le rideau de pluie se dessina une silhouette pâle. Françoise crut d'abord qu'il s'agissait d'un arbre. Elle plissa les yeux. La figure se mouvait doucement, se rapprochait d'elle. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques mètres de distance, Françoise put discerner de quoi il s'agissait.

C'était un cerf d'un blanc immaculé. Ses bois immenses se dressaient, semblables aux branches qui les entouraient, s'offrant à la pluie tiède. Sa clarté le faisait ondoyer dans l'ombre du mauvais temps. De ses yeux noirs, il scrutait Françoise.

Cette dernière retint son souffle. Elle pensait les cerfs disparus depuis des années. Pourtant, l'animal se tenait devant elle, son image troublée par les flots, presque irréel.

Un souvenir refit lentement surface dans l'esprit de Françoise. Elle se voyait enfant glissée dans d'épaisses couvertures, sa mère assise à ses côtés, un gros livre entre les mains. Elle lui lisait une histoire, celle d'un prince qui, perdu dans la forêt, se métamorphosait progressivement en cerf.

Françoise ne se rappelait plus de la fin du conte, mais elle se souvenait avec exactitude de la fascination qu'elle avait éprouvée pour cette représentation de cerf

qui accompagnait le récit. Elle se souvenait également de la tristesse qui l'avait envahie quand sa mère lui avait appris que l'espèce s'était récemment éteinte.

Pourtant, dans cette forêt, il était là. Le cerf blanc fixait Françoise du regard, immobile. Elle avait l'impression qu'il pouvait lire en son cœur, voir chaque action qui depuis le début l'avait amenée jusqu'à cette rencontre, et qu'il s'apprêtait à rendre son jugement.

Le cerf renâcla et s'enfuit. Il disparut en quelques bonds, avalé par la forêt. Françoise se demanda si elle l'avait déçu. C'était probablement la première fois que ce cerf rencontrait un être humain, pourtant, la peur de l'Homme était ancrée en lui. Il savait que Françoise était dangereuse. Il savait que les Hommes étaient la raison pour laquelle il errait seul dans cette immense forêt. Diverses émotions se mêlaient en Françoise. Au fond d'elle, elle savait qu'elle était coupable et que le cerf avait raison de s'enfuir, et cela la peinait.

Devant elle, la pluie continuait de tomber à grosses gouttes.

À mesure que Françoise gagnait les profondeurs de la forêt, celle-ci lui semblait à la fois plus familière et étrange. Familière, elle l'était devenue chaque fois que Françoise apprenait de nouvelles astuces pour faire face aux situations rencontrées. Elle savait reconnaître les

meilleurs coins pour planter sa tente, les petits vallons annonçant une rivière où remplir sa gourde, les plantes urticantes et celles pharmaceutiques. L'étrangeté quant à elle venait de ces moments où Françoise se sentait observée, de ceux où elle distinguait des murmures entre les feuillages, de ceux où elle percevait du coin de l'œil un furtif mouvement. Elle mettait cela sur le compte de l'isolement. Son esprit cherchait probablement à transformer chaque impression en signe d'une présence prête à lui tenir compagnie. Là où elle se trouvait, le brouhaha de la ville avait entièrement disparu.

Lorsque Françoise sortit de sa tente, le quatrième jour, un épais brouillard avait recouvert la forêt. Elle se mit en route, espérant ne pas se perdre.

Les arbres apparaissaient, fantômes dans la brume. De fines nappes blanchâtre filaient sur la terre humide, s'enroulant autour des troncs, serpentant entre les racines, soustrayant une partie du paysage à la vue de Françoise. La lumière du soleil était voilée. Françoise n'aurait su dire quelle heure il était. Il pouvait être le matin comme l'après-midi, l'aube comme le crépuscule, il pouvait être hier, comme il pouvait être demain. La forêt avait été transportée hors du temps.

Des formes glissaient dans la brume au son d'une cavalcade. Françoise s'approcha croyant reconnaître

un troupeau de chevreuils. Les ombres passèrent à côté d'elle, intangibles, avant de disparaître au pied d'un grand chêne. Françoise fit un tour sur elle-même. Il n'y avait rien que la forêt plongée dans le brouillard. Éblouï par la blancheur environnante, ses yeux avaient dû se tromper, créer une illusion à partir des silhouettes d'arbres et de buissons, et leur donner vie.

Elle se remit en marche. Il ne fallait pas qu'elle s'égaré, ou jamais elle ne trouverait la maison de Rosalie Bone.

La terre glissait sous ses chaussures. Les pentes étaient dures à gravir et l'obligeaient à s'agripper aux branches qui l'entouraient pour ne pas tomber. Elle devait garder le cap, ne pas dévier de sa route. Elle avait dans sa poche une boussole, mais n'était pas sûre de savoir s'en servir correctement. Depuis que la technologie l'avait abandonnée, elle ne se laissait plus guider que par son instinct.

Du coin de l'œil, elle continuait d'apercevoir les figures se mouvant dans le brouillard. Le spectre d'une horde de cervidés passa à sa droite, poursuivit de formes humaines, pour s'évaporer quelques secondes plus tard comme ils l'avaient fait la première fois.

Un chant sourd s'élevait de la brume. D'abord imperceptible, il enfla progressivement, noyant Françoise et la forêt dans son flot.

Cette fois-ci, les ombres se muèrent en silhouettes masquées. Elles dansaient. À mesure que leurs mouvements se faisaient frénétiques, la musique de plus en plus fiévreuse et hystérique, les corps changeaient, évoluaient, devenaient animal. D'autres silhouettes leur succédèrent. Des chasseurs, des promeneurs, des bûcherons, des formes, aussi, que Françoise ne parvenait pas à identifier. Un défilé fantomatique la suivait dans le brouillard, l'accompagnait dans sa marche.

Elle fixait le sol, décidée à ignorer le délire hallucinatoire qui se déroulait autour d'elle. Elle craignait de céder à la folie. Elle avait entendu parler de ces alpinistes à qui le froid et la solitude avaient fait perdre momentanément la tête, leur donnant à voir d'étranges visions. Il ne faisait pas froid ici, dans cette forêt, mais Françoise était seule.

Elle ne put toutefois s'empêcher de se retourner lorsqu'une voix s'éleva, claire dans le brouillard.

« Rosalie ! »

Un petit garçon courait entre les arbres.

« Rosalie ! répéta-t-il. Hubert ! Charles ! Attendez-moi ! »

Il passa à côté de Françoise sans la voir.

Françoise hésita. Elle plongea son regard dans l'épais brouillard, en direction de son objectif, puis, tourna les talons et se lança à la suite de l'enfant.

Rosalie n'était pas un nom si courant que ça. Qu'il y ait plus d'une personne nommée ainsi dans cette forêt serait étrange. C'était forcément Rosalie Bone qu'appelait ce petit garçon. Françoise se dit que la chance lui souriait : elle allait peut-être pouvoir finir sa mission plus tôt que prévu.

Le gamin était rapide et elle faillit plusieurs fois le perdre de vue. Il finit par ralentir le pas, atteignant une petite clairière brumeuse où l'attendaient d'autres gamins.

« J'ai faillit vous perdre », dit-il essoufflé.

Françoise chercha Rosalie Bone du regard, mais il n'y avait que des enfants ici. L'herbe ne se froissait pas sous leurs pas. Ils semblaient tous flotter à quelques centimètres du sol, dans un étrange décalage avec le réel.

« Fais un peu attention Lucas, dit une fillette rousse à l'intention du petit garçon.

— C'est vrai, si tu te perds, tu seras mangé par les loups ! » renchérit un autre gamin.

Le dénommé Lucas fourra ses mains dans ses poches, l'air boudeur.

« N'importe quoi », dit-il.

Françoise comprit qu'elle s'était de nouveau fait du-per par le brouillard et par son esprit. Elle rebroussa chemin, dépitée. Elle espérait que ce détour ne l'avait pas perdue définitivement dans les profondeurs de la forêt.

Elle observa la silhouette tordue des arbres devant elle. Quelque chose la tracassait. L'un des garçons lui semblait familier, celui qui avait parlé des loups... Son regard lui rappelait celui du vieil homme du bus. Elle jeta un coup d'œil derrière elle. Les enfants avaient disparu.

Le brouillard se dissipa au fil de la journée. Les arbres réapparurent un à un, réintégrant le monde réel et tangible.

Françoise revit le groupe d'enfants cette nuit-là, en rêve. Ils s'amusaient dans les bois, brandissant des branches en guise d'épées, construisant une cabane ça et là. Puis, à nouveau, elle aperçut le petit garçon, Lucas, courir entre les arbres, appelant ses camarades. Mais cette fois, personne ne l'attendait dans la clairière. Il continua d'arpenter la forêt, jusqu'à ce que ses jambes soient incapables de le porter, jusqu'à ce que de sa gorge ne puisse plus être émis le moindre son.

Françoise se réveilla en sursaut. La lumière douce du matin filtrait à travers la toile de sa tente. Elle ne s'attendait pas à ce que l'histoire que lui avait contée le vieil homme du bus la marque autant.

Les illusions d'hier avaient disparu en même temps que le brouillard. Elle pourrait reprendre sa route nor-

malement, sans craindre de se confronter à de nouvelles visions. La maison de Rosalie Bone n'était probablement plus qu'à une ou deux journées de marche.

Elle s'extirpa de son sac de couchage et ouvrit la fermeture de la tente. Le soleil l'éblouit. Il lui fallut quelques secondes pour s'habituer à la lumière. C'est alors qu'elle l'aperçut, debout entre deux arbres, à quelques mètres seulement de l'habacle. Le petit garçon du rêve, Lucas, la regardait, silencieux.

Françoise ferma les yeux dans l'espoir de le faire disparaître. Peut-être, après tout, n'était-elle pas vraiment réveillée. Cela ne pouvait être que la continuation des songes de cette nuit. Elle entrouvrit lentement les paupières. L'enfant était toujours là. Il pencha la tête sur le côté, comme pour réfléchir, puis s'avança vers la tente. Françoise eut un mouvement de recul.

« Tu me vois ? » demanda Lucas.

Il se trouvait juste devant elle. Elle ne pouvait pas ne pas le voir. Il semblait cependant si irréel qu'on eût dit qu'une simple brise eût suffi à ce qu'il disparaisse. Françoise se demanda si elle ne ferait pas mieux de l'ignorer. Peut-être qu'il partirait et la laisserait tranquille si elle faisait cela...

Le garçon attendait qu'elle réagisse. De l'espoir se lisait sur son visage.

« Oui, je te vois », dit Françoise.

Elle ne pouvait se résoudre à mentir à un enfant, même lorsque celui-ci n'était pas censé exister.

Lucas sourit et sautilla de joie.

« Il y a des gens qui sont passés parfois dans la forêt, mais ils ne me voyaient jamais, dit-il. En plus, il y a presque jamais personne ici. »

En regardant bien, Françoise pouvait voir les arbres à travers lui. Était-il possible que ce garçon soit celui de l'histoire du vieil homme ? Le gamin qui avait disparu environ soixante-dix ans plus tôt ? Françoise voulait savoir. Elle voulait comprendre.

« Est-ce que tu es... », commença-t-elle, hésitante. « Est-ce que tu es un fantôme ? Ou...un genre d'esprit peut-être ? »

Lucas arrêta un instant de sautiller pour réfléchir à la question.

« Je ne sais pas, dit-il, je crois que c'est la forêt qui se souvient de moi. »

Françoise hocha la tête. Après plusieurs jours passés dans les bois, la réponse du garçon ne lui semblait pas si étrange que cela. Elle lui semblait même avoir une certaine logique.

Elle se leva, replia sa tente et prépara son sac pour se remettre en route.

« Tu connais le chemin ? » demanda Lucas, alors qu'elle s'enfonçait à travers les arbres.

— Oui. Enfin... je crois », dit Françoise.

Le petit garçon tritura nerveusement son T-shirt.

« Est-ce que je peux venir avec toi ? dit-il. Je suis perdu... »

— ... oui, bien sûr. »

Ils marchèrent tout deux en direction de la maison de Rosalie Bone, d'un pas allant.

Parfois Lucas disparaissait et Françoise se retrouvait à nouveau seule dans l'infinie forêt. Le silence devenait alors oppressant. Dans ces moments là, elle essayait de se convaincre de l'irréalité de ce qu'il se passait autour d'elle, et de l'inexistence du petit garçon perdu.

D'autres fois, Lucas était là, bel et bien présent, l'accompagnant gaiement dans sa marche. Ses pieds ne produisaient pas le moindre son, sa course ne déplaçait pas l'air autour de lui, seule sa voix était perceptible. Il lui parlait de tout et de rien, le débit de son bavardage atteignant un niveau souvent torrentiel. Il avait probablement beaucoup de choses à raconter après soixante-dix ans passés dans cette forêt.

Il arrivait qu'il la devance. Après avoir disparu pendant de longues minutes, Françoise le retrouvait parfois au bord du chemin, assis sur une souche ou un arbre mort, l'attendant patiemment.

Mais la plupart du temps, Lucas n'était qu'une

ombre, une présence, qui la suivait. Sa voix se mêlait au souffle du vent, sa silhouette à l'ombrage des grands arbres. C'était un esprit qui habitait chaque fragment de forêt. Peut-être était-il même, la forêt elle-même.

Cette nuit-là, Françoise fut réveillée par des craquements à l'extérieur de sa tente. Elle pensa que se devait être Lucas, avant de se rappeler que le petit garçon ne produisait pas le moindre bruit, si ce n'est des bavardages.

Elle décida de sortir discrètement pour jeter un coup d'œil. Il faisait clair dehors, le ciel était dégagé, la lune serait bientôt pleine. Une brindille craqua non loin de Françoise. Elle ne vit d'abord rien, puis, une silhouette pâle glissa entre les arbres. Elle reconnut alors le cerf qui avait croisé son chemin ce jour de pluie.

L'animal au pelage laiteux se rapprochait, s'arrêtant de temps à autre pour fourrager le sol du museau. Françoise se demanda s'il l'avait vue. Elle l'observa en silence, dans l'espoir de ne pas l'effrayer une seconde fois.

Elle ne saurait dire combien de temps s'écoula. Une heure, ou peut-être quelques secondes seulement. Elle était perdue dans la contemplation du cerf. Son souffle s'était uni à celui du vent dans le feuillage loin au-dessus d'elle. Elle respirait avec la forêt.

Le cerf était tout près maintenant. Lentement, il leva la tête et posa son regard sombre sur Françoise. Ses

bois et son pelage blanc luisaient dans le clair de lune. Il s'avança. Françoise comprit qu'il l'avait vue depuis longtemps. Il n'avait plus peur d'elle. Elle tendit la main. Le cerf s'approcha. Ses narines se dilatèrent lorsqu'il la renifla, puis, il posa son museau contre sa paume.

Françoise se rappela alors la fin du conte que sa mère lui avait lu il y a bien longtemps. Le prince changé en cerf parvenait à sortir de la forêt et à retrouver son chemin jusqu'au château. Malheureusement, il croisait la route de son père le roi, parti à la chasse. Ne reconnaissant pas son fils, le roi tuait le cerf. Des bois de l'animal se mettait alors à pousser des milliers d'arbres pour former une forêt impénétrable qui protégerait le corps du prince-cerf à jamais.

Petite, Françoise avait voulu partir à la recherche de cette forêt. Elle avait cependant vite dû se rendre à l'évidence : tous les bois qu'elle connaissait avaient été forgés par l'Homme et non pas par la magie d'un cerf.

Françoise pouvait sentir le souffle de l'animal glisser entre ses doigts. Un interminable instant passa ainsi. Le cerf blanc finit par reculer, et doucement regagna l'obscurité de la forêt. Il ne fuyait pas cette fois-ci, il partait simplement.

Le lendemain, Françoise fut bien incapable de déterminer si tout cela s'était réellement passé, ou si cela

n'avait été que le fruit d'un rêve étrange. Au final, la réponse importait sans doute peu. Elle avait l'impression que dans cette forêt, les frontières qu'elle avait bâties, celles qu'on lui avait inculquées, et celles qu'avait depuis longtemps érigées l'humanité, toutes disparaissaient. Le rêve et la réalité, le naturel, le surnaturel, l'Homme et l'Animal, le passé, le présent et le futur, plus rien n'était séparé. Tout avait fusionné à l'instant où Françoise avait pénétré dans la dernière forêt. Tout ne faisait plus qu'un.

Lucas l'attendait à quelques mètres du campement. Elle n'en fut pas surprise : elle avait fini par s'habituer à sa présence. Ils se mirent en route.

Il était encore tôt. De la rosée couvrait les fougères et les toiles d'araignée de perles irisées. Quelques chants d'oiseau s'élevaient çà et là. La forêt devait sans doute regorger de vie, lors du siècle précédent. Il ne restait aujourd'hui que les espèces les plus résistantes, celles qui avaient décidé d'affronter la mort encore un peu.

Lucas se montrait moins bavard que la veille, sentant probablement la fin du voyage approcher. Il s'arrêtait parfois, son regard tourné vers le lointain.

La journée se déroula ainsi, calme et nostalgique. Seulement six jours s'étaient écoulés depuis le départ de Françoise pourtant, il lui semblait qu'un pan entier de sa vie venait de se dérouler ici.

Le soleil était bas dans le ciel et la forêt teintée de reflets dorés, lorsque la maison de Rosalie Bone leur apparut enfin. Faites de bois et en partie recouverte de végétation, ils auraient pu passer à côté sans la voir ; mais c'était là que leurs pas les avaient menés. La maison semblait avoir poussé naturellement ici, comme n'importe lequel des arbres qui l'entouraient.

Françoise n'aurait su définir ce qu'elle ressentait en cet instant. Elle était arrivée au bout de sa quête. Son voyage était terminé. Elle se laissa glisser le long de la petite pente qui menait à l'habitation. Des sauterelles bondissaient des herbes hautes à chacun de ses pas.

Lucas s'était arrêté au pied des grands arbres, hésitant à s'approcher.

En quelques foulés, Françoise fut sur le pas de la porte. Elle observa le battant en bois pendant un instant. Elle avait l'impression que le temps s'était arrêté dans la forêt et que sa course inlassable reprendrait une fois cette porte franchie. Elle craignait d'entrer et de briser à jamais ce moment. Elle inspira profondément et, lentement, approcha sa main de la porte. Elle frappa de deux coups secs sur le bois dur. Le silence lui répondit. Peut-être Rosalie Bone était-elle absente ? Elle toqua à nouveau, retenant son souffle et, cette fois, entendit du bruit à l'intérieur. Elle ouvrit doucement la porte.

« Madame Bone ? appela-t-elle. »



Le plancher grinça sous ses pas. De la poussière dansait dans les rayons de soleil qui entraient par les fenêtres. La maison était petite et encombrée. Des plantes de toutes formes poussaient dans des pots de zinc ou de cuivre, certaines suspendues par une corde au plafond, d'autres posées à même le sol. On aurait dit que la forêt avait fait d'ici sa demeure. La maison entière était parcourue de craquement, comme si les poutres qui la composaient se rappelaient avoir un jour été des arbres balancés par le vent.

Un rocking-chair faisait face à une bibliothèque remplie de vieux livres. Françoise avait l'impression qu'en fermant les yeux, elle pourrait l'entendre se balancer. La maison lui évoquait celle qu'aurait habitée une sorcière tirée d'un ancien conte.

« Vous avez failli être en retard », dit une voix à sa gauche.

Dans un canapé usé, se trouvait Rosalie Bone. Elle était vieille maintenant, mais Françoise reconnut la petite fille du brouillard à travers les traits creusés par le temps.

Les mains de la vieille femme tremblaient. Son souffle était rauque, chaque respiration lui étant visiblement difficile, mais son regard restait vif.

« Vous m'attendiez ? demanda Françoise.

— Je savais que vous viendriez », répondit simple-

ment Rosalie Bone.

Elle fut prise d'une quinte de toux. Son visage sillonné de rides et de craquelures était semblable à l'écorce d'un arbre, ses veines, apparentes sous la peau claire, à des racines.

« Est-ce que ça va ? » dit Françoise.

Elle attrapa un verre d'eau et le tendit à la vieille femme. Rosalie le prit. Elle avait à peine la force de le porter à ses lèvres.

« Je n'en ai plus pour longtemps... », dit-elle après avoir bu quelques gorgées.

Elle n'avait pas dit cela de manière à ce qu'on s'apitoie. Elle indiquait seulement que le temps s'écoulait et qu'il lui était compté.

Françoise comprit que c'était son tour de parler.

« Si je suis venue vous voir aujourd'hui... », commença-t-elle, mais la fin de la phrase mourut au bord de ses lèvres.

Elle ne savait pas quoi dire ensuite. Elle ne savait plus quoi dire ensuite.

À travers la fenêtre du salon, elle pouvait voir les arbres s'agiter dans le vent, la forêt respirer. La ville, la civilisation était bien loin maintenant, tout comme l'entreprise Sucellos. Le monde qu'elle connaissait n'était plus. Elle l'avait définitivement quitté en entrant dans la forêt.

Elle pensa au cerf blanc, se demandant si elle croiserait son chemin un jour. Elle pensa à la petite fille qu'elle avait été des années auparavant, et à son rêve de trouver l'impénétrable forêt du conte. Elle pensa aux enfants qui jouaient dans ces bois il y a bien longtemps, à Rosalie qui y était restée, au vieil homme du bus qui n'avait pu y remettre le pied.

Rosalie Bone se leva de son siège et s'approcha d'un pas lent.

« Si vous êtes venue aujourd'hui, dit-elle, c'est pour prendre ma place.

— ... oui », dit Françoise.

Elle comprenait, maintenant. Chaque pas qu'elle avait fait, chaque décision qu'elle avait prise au cours de sa vie l'avait menée en ce lieu, à cet instant. Elle réalisa qu'elle avait été idiote de craindre de se perdre dans la forêt. Elle était exactement là où elle devait se trouver.

« Je vais mourir, continua Rosalie Bone, mais la forêt à besoin de quelqu'un.

— Oui », répéta Françoise.

La vieille femme n'avait pas semblé s'attendre à une autre réponse. Elle aussi pouvait voir le chemin que prenait sa vie se dessiner devant elle, et elle savait que cette rencontre en était l'étape finale. Ses yeux avaient vu l'infini du monde et il était temps pour eux de se refermer. Elle hocha la tête, satisfaite. Son regard se porta sur une

vieille photographie posée contre la bibliothèque. Une bande de gamins couvert de boue prenaient la pose, un sourire radieux sur le visage, la forêt les surplombant de ses immenses arbres.

« Il est là, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

Françoise se tourna vers la porte. Lucas se tenait sur le seuil. Il attendait. Derrière lui, le soleil descendait vers l'horizon, embrasant la cime des arbres.

« Oui, dit-elle, il est là.

— Alors il est l'heure pour moi de partir. »

Rosalie Bone jeta un dernier coup d'œil à sa maison, s'imprégnant des souvenirs qu'elle s'appêtait à quitter. Chaque objet qu'elle laissait derrière elle portait en lui sa mémoire et celle de la forêt. Elle s'avança. Ses mains tremblaient un peu moins, son pas se faisait plus assuré. Elle n'emportait rien, ni veste, ni sac, ni provision. Elle n'en aurait pas besoin là où elle se rendait. Elle franchit la porte.

« Lucas », appela Françoise alors que le petit garçon s'appêtait à partir lui aussi. « J'ai failli oublier... Il y a un vieux monsieur que j'ai rencontré en venant ici, il m'a dit de te passer le bonjour. »

Lucas sourit. Son regard n'était plus vraiment celui d'un enfant. On pouvait y lire toutes les années qui s'étaient écoulées depuis le jour où la forêt l'avait gardé en son sein.

« Merci », dit-il.

Sa voix semblait une brise légère. Il la salua d'un signe de tête et tourna les talons, rejoignant Rosalie Bone en une course joyeuse. Les herbes hautes restaient immobiles sur son passage.

Françoise sorti sur le porche. L'air ici était pur. Elle avait l'impression de respirer pour la première fois depuis longtemps.

L'enfant et la vieille dame s'éloignaient lentement de la maison, main dans la main comme si jamais la forêt et le temps ne les avaient séparés. Françoise les regarda partir jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que deux silhouettes dans le soleil couchant. Lucas et Rosalie Bone disparurent, avalés par l'ombre des grands arbres. Ils ne reviendraient pas.

Françoise retourna à l'intérieur de la maison et prit place dans le vieux rocking-chair. Elle se balança doucement, comme pour se bercer. À travers la porte entrouverte, le murmure des feuilles parvenait jusqu'à elle, clair et distinct. La dernière forêt parlait.

# L'Homme, la nature et le récit

## Orée

J'étais encore petite lorsque la chanson *Respire* de Mickey 3D passait à la radio. Dans le clip, on pouvait voir une petite fille courir et s'amuser dans la nature jusqu'à ce que l'on se rende compte que le paysage dans lequel elle se trouvait était factice. Ce n'était qu'une attraction destinée aux enfants du futur qui n'avaient pu connaître la nature. Cette chanson m'avait alors fait prendre conscience de l'importance de l'écologie.

À l'époque, la préoccupation écologique majeure concernait les trous dans la couche d'ozone. Grâce à une prise de conscience globale, l'utilisation de gaz destructeurs d'ozone avait été réduite progressivement dans la plupart des états. C'était la première fois qu'une décision écologique était prise à l'échelle mondiale, et celle-ci apportait un espoir quant à l'avenir de la planète.

J'ai grandi dans une petite ville de campagne, où mes parents m'ont inculqué le respect de la nature et les valeurs écologiques. Ma maison a d'ailleurs toujours été habitée par les différents animaux que nous recueillions. Il n'est donc pas étonnant que mon travail artistique se soit tourné vers le thème de la relation entre l'Homme et la nature.

En voyageant à l'étranger, j'ai pu observer comment cette relation pouvait différer d'un pays à l'autre. Ainsi, j'ai pu voir au Canada des wapitis brouter paisiblement dans le jardin d'un hôtel, ou des panneaux dans Vancouver indiquant la présence possible de coyotes le soir, et en Inde, les vaches sacrées se balader librement en ville par exemple. Je me suis

donc intéressée à la manière dont était représentée la nature dans les différentes religions et mythes et à comment était perçue cette nature dans les différentes cultures.

Je trouve intéressant la manière dont les récits peuvent influencer notre perception du monde et construire une sorte d'imaginaire collectif ; comment un paysage, une ambiance, peut faire surgir des histoires semblables dans les pensées des gens. C'est notamment pour cela que je porte un intérêt particulier aux œuvres narratives comme les romans, les films, les bandes dessinées et certaines œuvres plastiques. Chacune de ces narrations se nourrissent des récits qui leur sont antérieurs et influencent ceux qui suivront pour créer un imaginaire en constante évolution, traduction de notre rapport au monde à une époque donnée.

Dans ce mémoire, afin d'explorer la relation de l'Homme et de la nature à travers le récit, j'évoquerai d'abord la manière dont les religions et les mythes qui les accompagnent peuvent forger une vision particulière de notre environnement. Je m'intéresserai ensuite à la retranscription de cette représentation dans les légendes. Enfin, j'aborderai la manière dont le temps et les évolutions techniques influencent la représentation du rapport entre l'Homme et la nature au sein des récits.

## L'influence des mythes sur la relation entre l'Homme et la nature

## Religion et nature

Les mythes et les légendes ont influencé notre manière de percevoir la nature. Ces récits nous marquent car ils s'adressent à notre imagination plutôt qu'à notre intelligence et notre logique. Ils forment ainsi un imaginaire collectif, commun à de nombreuses personnes.

Les croyances et les mythes à l'origine des religions apportent chacun leur vision du rapport entre l'Homme et la nature. Je me suis donc intéressée à la place de la nature dans diverses religions et à la façon dont cela pouvait influencer notre rapport culturel à l'environnement.

On peut imaginer que les premières croyances de l'humanité donnaient une part importante à la nature, en raison de la dépendance de l'Homme face à elle. Ainsi, on trouve des représentations d'hybride Homme-animal datant du paléolithique supérieur (entre -45000 et -10000 avant JC), qui peuvent s'apparenter à des dieux animaux ou à la pratique de rites chamaniques. Chez plusieurs peuples, se forge la vision d'une nature maternelle, nourricière, qui peut prendre la forme d'une déesse mère.

On retrouve l'idée d'une nature déifiée dans les religions animistes. En dotant les plantes, les animaux, voir les objets, d'un esprit, ces religions les placent au même niveau que les Hommes et sous-entendent ainsi un certain respect. On peut par exemple observer la place importante des forêts dans la culture japonaise influencée par le shintoïsme. Malgré une évolution technologique avancée, les forêts sont res-

pectées car elles sont la demeure des esprits.

À l'inverse, les religions monothéistes qui possèdent un dieu « humain », placent l'Homme dans une position supérieure à celle de la nature. Je pense que ces religions, relativement récentes à l'échelle de l'humanité, sont la traduction de l'émancipation de l'Homme face à son environnement. Les évolutions techniques ont permis de contrôler la nature et de la modifier durablement. Le météorologue et chimiste Paul Josef Crutzen nomme Anthropocène cette période marquée par l'Homme (ses délimitations varient selon les avis des scientifiques : pour Felisa Smith, elle pourrait commencer dès l'arrivée des premiers Hommes en Amérique du Nord qui a entraîné l'extinction de nombreux herbivores par la chasse). En devenant maître de son environnement, l'Homme a perdu la foi en des dieux issus de la nature. Il a donc créé des divinités à son image. On trouve dans ses religions, l'idée que la Terre, la nature, a été créée par dieu, pour l'Homme. Ainsi, on peut lire dans la Bible :

« Et Dieu les bénit, et il leur dit: « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre. « Et Dieu dit : « Voici que je vous donne toute herbe portant semence à la surface de toute la terre, et tout arbre qui porte un fruit d'arbre ayant semence ; ce sera pour votre nourriture. Et à tout animal de la terre, et à tout oiseau du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi un souffle de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture. « Et cela fut ainsi. »

La nature est mise à la disposition de l'Homme, dieu l'en fait maître. Cela implique à la fois un devoir de respect face à ce don, et donc une exploitation parcimonieuse, mais également l'idée d'une domination. L'Homme n'est pas égal à la nature, il lui est supérieur. Cette vision de la relation entre l'être humain et son environnement se retrouve également dans le Coran :

« Dieu est Celui qui a créé les cieux et la terre et qui, du ciel, a fait descendre une eau grâce à laquelle Il a produit des fruits pour vous nourrir. Il a mis à votre service les vaisseaux qui, par Son Ordre, voguent sur la mer. Il a mis à votre service les rivières. Il a mis à votre service le soleil et la lune, assujettis à une perpétuelle révolution. Il a mis à votre service la nuit et le jour. Et Il vous a accordé de tout ce que vous lui avez demandé. Et si vous comptiez les bienfaits de Dieu, vous ne sauriez les dénombrer. L'homme est vraiment très injuste, très ingrat. »

Je pense que ces différentes idéologies influencent la manière dont les gens perçoivent le monde et, ainsi, la manière dont les cultures et les civilisations ont évolué. Selon l'écoféministe Val Plumwood, « *it is no coincidence that this view of nature took hold most strongly with the rise of capitalism, which needed to turn nature into a market commodity and resource without significant moral or social constraint on availability* »<sup>1</sup>. Ainsi, la religion et les mythes sont utilisés pour présenter une vision de la nature en accord avec le modèle économique en place.

Le rapport entre l'Homme et son environnement peut également être influencé par la manière dont



la religion aborde le thème de la mort. Pour Montesquieu, le paganisme est en accord avec la nature et la vie actuellement vécue et apporte donc un certain bonheur dans son immédiateté, tandis que les religions centrées sur une vie après la mort ne permettent pas entièrement de profiter du moment présent. Dans les Pensées, Montesquieu nous dit ceci :

« Le monde n'a plus cet air riant qu'il avoit du tems des Grecs, et des Romains : la religion étoit douce et toujours d'accord avec la nature : une grande gayté dans le culte étoit jointe à une indépendance entière dans le dogme. [...] Aujourd'hui le mahometisme et le christianisme uniquement faits pour l'autre vie anéantissent toute celle-ci. »<sup>2</sup>

Ainsi, dans une religion telle que le christianisme, la mort permet d'accéder au paradis, à une vie éternelle. Le passage sur Terre est donc éphémère. De même, l'apocalypse n'est pas négatif, il annonce un renouvellement. On peut donc imaginer une préoccupation moindre pour les questions environnementales. Au contraire, une religion basée sur l'idée de réincarnation suppose un retour sur Terre, ainsi qu'une identification aux éléments de son environnement dans le cas où une réincarnation en plante ou animal est possible.

On observe toutefois dans les mythes, l'idée récurrente que l'obtention de la technique par les Hommes est un événement néfaste. Ainsi, dans la Genèse, l'obtention de la connaissance par Ève et Adam amène à leur renvoi du paradis. Dans le mythe de Prométhée, Zeus punit Prométhée pour avoir donné le feu et donc le savoir aux humains. On peut y

voir la retranscription de l'histoire de l'humanité et de son éloignement progressif de la nature. Ces mythes apportent l'idée que cet éloignement est négatif. La nature est vue comme une sorte de paradis perdu, d'état antérieur bénéfique à l'Homme. On trouve aussi l'idée que l'évolution technique amène une séparation par rapport aux dieux.

Notre relation à la nature influe sur la formation des croyances et des mythes, de même que les religions influencent notre manière d'appréhender notre environnement.

À notre époque régie par la technologie et la société de consommation, on observe l'apparition de croyances dites neopaganistes et *New Age*. Le neopaganisme prend forme dès le XIX<sup>ème</sup> siècle tandis que le mouvement *New Age* apparaît plus récemment, entre les années 1960 et 1980. Ils ont pour point commun une certaine idée de retour à une vie plus harmonieuse avec la nature. Cela dénote selon moi d'un rejet de la société industrielle et du capitalisme qui se traduit par la recherche d'une nouvelle spiritualité, en accord avec le monde qui nous entoure. Un retour aux croyances anciennes datant d'une époque où l'Homme était encore dépendant de la nature semble être la solution choisie par le neopaganisme.

## Forêts sacrées et forêts hantées

La forêt est un lieu qui a évolué au gré des croyances et qui, encore aujourd'hui, évoque à notre esprit un imaginaire issu de ces récits. On peut imaginer l'importance de la forêt au début de l'humanité. À la fois source d'alimentation, refuge, mais aussi demeure de prédateurs, ce lieu a probablement entraîné la fascination et la peur chez l'Homme. Lorsque l'être humain, au cours de son évolution, délaisse le couvert de la forêt pour la plaine, celle-ci échange son statut de garde-manger pour celui de sanctuaire. Devenue étrangère à l'Homme, la forêt devient un lieu mystérieux dans lequel logent les dieux et les esprits des défunts.

Il existe aujourd'hui encore quelques forêts sacrées, mais la plupart ont disparu avec l'expansion du christianisme et de l'islam, ainsi que la déforestation. Ses bois sont protégés pour des raisons culturelles et religieuses, et les activités telles que la chasse ou le bûcheronnage y sont la plupart du temps interdites. Les forêts sacrées, en plus de constituer un héritage culturel important, représentent des réservoirs écologiques (leur taille réduite limite toutefois la biodiversité). Ainsi, les croyances locales sont parfois utilisées pour servir la cause écologique.

C'est le cas par exemple de la forêt d'Osun (Nigéria) qui a été classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Elle contient notamment des sculptures érigées en l'honneur du dieu Osun qui ont pu être restaurées par plusieurs artistes.

Grâce à son statut de lieu de culte, la forêt est

ainsi protégée de la destruction. Je trouve intéressante la manière dont des croyances parfois anciennes peuvent amener à la protection d'un lieu et, ainsi, façonner le paysage. On trouve par exemple, dans certains pays, des routes contournant des lieux sacrés.

L'idée de forêts sacrées se retrouve dans la plupart des cultures. À Madagascar, on peut par exemple trouver des tombeaux royaux dissimulés dans la forêt, tandis que chez les celtes, ces forêts sacrées appelées Nemeton était le lieu des rites druidiques. Des restes humains y ont également été retrouvés.

On peut ainsi voir se dessiner un lien entre l'espace de la forêt et le monde des morts. Certains peuples enterrent encore leurs morts dans les bois, éloignant ainsi les esprits du village en les enfermant dans le lieu clos qu'est la forêt. En faisant loger les défunts en ce lieu, les croyances ont forgé dans notre imaginaire la vision d'une forêt en lien avec le surnaturel et la mort. On retrouve cette idée dans les légendes, dans lesquelles les bois représentent un monde à part où le surnaturel prend vie. En effet, le héros pénètre dans un domaine, un univers qui n'est pas le sien pour, la plupart du temps, affronter des périls qui peuvent lui être mortels.

Ce lien entre mort et forêt se retrouve encore aujourd'hui, avec par exemple la forêt d'Aokigahara au Japon. Ce lieu est en effet réputé pour son nombre important de suicide. Imputés à la publication dans les années 1960 du roman *Kuroi Jukai* de Seicho Mastumoto, dans lequel deux amoureux se suicident dans cette forêt, les suicides en ce lieu pourraient remonter en vérité à une période plus ancienne.

Il n'est ainsi pas étonnant que les forêts aient acquis au sein de notre imaginaire, l'image d'un lieu angoissant, effrayant et parfois hanté. On trouve par exemple les traces de textes faisant état de la crainte des romains envers les forêts sacrées des celtes. L'incompréhension des rites qui s'y déroulaient a créé la peur et probablement l'apparition de nouvelles légendes sur ces lieux.

Aujourd'hui encore, la forêt garde ce statut de lieu étrange et angoissant. Elle est ainsi souvent le décor de film fantastique et de film d'épouvante. Le film *Le Projet Blair Witch* (1999) revisite par exemple le personnage de la sorcière associé à la forêt, en lui donnant une dimension réaliste et actuelle avec l'utilisation du « found footage ». Dans *Le Village* (2004), de Shyamalan, la forêt qui entoure le village est peuplée, selon les habitants, de créatures dangereuses. Le monde est alors divisé entre la sûreté du village, l'univers humain, et celui de la forêt, sauvage et inquiétant, qui abrite des monstres.

Plusieurs séries policières, à commencer par *Twin Peaks* (1990), prennent place dans un univers forestier. Les bois sont en effet un lieu où l'on peut se perdre ou disparaître, un lieu qui abrite des dangers et des menaces. La forêt prend dans ces séries télévisées une dimension souvent surnaturelle et permet l'apparition d'éléments fantastiques dans un récit plutôt réaliste. La plupart du temps sous-entendu, le merveilleux est parfois amené à dominer comme dans la série *Jordskott, La Forêt des disparus* (2015) qui se peuple d'un bestiaire surnaturel et fait ainsi écho aux contes d'autrefois.

La nature est également prétexte à faire ressurgir des éléments que notre imaginaire associe aux croyances et rites anciens, comme des symboles ou des objets faits de branchages par exemple. La forêt est en quelque sorte le réceptacle d'un passé qui côtoierait notre époque. On retrouve également dans ces séries policières, de par leur nature, le lien qui unit la forêt et la mort.



Jordskott

Cette vision de la forêt comme un lieu inquiétant et étrange peut se retrouver dans la série de peintures *My back to Nature* (2016), de George Shaw.

Cette œuvre évoque l'idée d'une narration. Elle transcrit le sentiment de l'artiste lorsque adolescent il se baladait dans la forêt en ayant l'impression que « *something out of the ordinary could happen at any time there, away from the supervision of adults* »<sup>3</sup>. La présence humaine n'est apparente dans ces tableaux que par l'intermédiaire de traces laissées par l'Homme comme des canettes, un matelas, ou bien des photos pornographiques. Ces éléments donnent un aspect assez surnaturel à ces peintures. Ils sont comme la trace de rituels de notre époque ayant pris place dans la forêt, à l'abri des regards.

La forêt, qu'elle soit sacrée ou hantée, représente un monde à part dans notre imaginaire. En se détachant de la nature, l'Homme lui a donné un statut surnaturel, voir divin. Cette vision est restée ancrée dans notre esprit et influence encore aujourd'hui la perception que nous avons de ce lieu. C'est cet imaginaire véhiculeur de récit qui m'intéresse dans mon travail artistique ; la manière dont un lieu, de part son rattachement aux croyances et aux mythes, peut évoquer des histoires.



The Living and the Dead, George Shaw

## La nature dans les légendes

## L'espace de la forêt

La forêt est donc pour moi l'un des espaces qui cristallise le mieux la manière dont notre imaginaire influence notre perception de la nature. C'est un lieu que l'on retrouve dans les légendes et les contes, et qui possède des caractéristiques propres. Ces récits d'abord oraux ont été transmis, ont évolué et véhiculé une idée de la forêt qui s'est ancrée dans l'imaginaire collectif de la population. Comme nous l'avons vu précédemment, cette vision est probablement elle-même le fruit de rites et de croyances parfois très anciennes, ce qui explique les points communs que l'on peut trouver dans les divers imaginaires du monde. Il suffit de s'intéresser au mythe du Déluge, que l'on retrouve dans plusieurs cultures, pour se rendre compte que certaines histoires connues à nos jours remontent à des temps très anciens, peut-être même à l'aube de l'humanité.

La forêt est un lieu clos, à part du monde et de la civilisation. Je pense que son statut à la fois extérieur, puisque dans la nature, et intérieur, les arbres offrant une sorte de toit, d'habitation, joue sur ce rôle de lieu coupé du reste du monde : on ne va pas seulement dans une forêt, mais on y entre. Cela amène à l'idée d'un passage, d'un changement d'un monde à l'autre. La forêt devient ainsi, dans les légendes, le lieu du possible. Le surnaturel peut s'exprimer dans ce lieu en retrait du monde.

Le fait que la forêt soit également le refuge de quelques prédateurs de l'Homme joue sans doute à ce que celle-ci se peuple de monstres dans l'ima-

ginaire des gens. En s'émançant des bois, ceux-ci sont devenus étranger et mystérieux pour l'Homme. Le trouble ressenti face à la forêt serait l'héritage de la crainte de nos ancêtres, un héritage à la fois instinctif et culturel.

Pour la psychanalyse, ce lieu clos, cette forêt des contes, symbolise l'inconscient. Dans *Psychanalyse des contes de fée* (1976), Bettelheim nous dit ainsi que « depuis les temps les plus reculés, la forêt pratiquement impénétrable où nous nous perdons symbolise le monde obscur, caché, pratiquement impénétrable de notre inconscient. » La forêt est un lieu pour se perdre, un lieu d'errance et donc, pour le héros, un temps d'introspection. Ainsi, pour le psychanalyste Carl Gustav Jung, la peur qu'évoque ce lieu s'apparente à la crainte des révélations de l'inconscient.

Dans les légendes, ce changement de monde amène souvent un changement chez le héros. Dans *Psychanalyse des contes de fée*, de Bettelheim, la forêt est qualifiée de lieu d'évolution. Le héros est transformé, il mûrit au cours de sa quête.

Il en va de même pour Vladimir Propp, auteur de *Morphologie du Conte* (1928), pour qui la forêt est le lieu de départ du héros pour affronter la « vraie » vie. Cela peut traduire un besoin de rapprochement, voir d'affrontement avec la nature pour grandir, évoluer, être en quelque sorte complet. On retrouve d'ailleurs cette idée dans certaines cultures qui utilisent la forêt pour le déroulement de rites initiatiques. Par exemple, chez les Maasais, les adolescents passent une nuit dans la forêt avant la cérémonie de transition

à l'âge adulte, de même que la première étape du rite, rite initiatique du peuple Toma, se déroule dans un bois sacré.

Dans le conte, la forêt appelle à l'instinct du héros. Pour évoluer, le personnage doit d'abord régresser, renouer avec le monde sauvage et retourner à un état antérieur de l'Homme. Cette métamorphose du héros passe par l'idée de séparation du monde extérieur et de la société. Cela peut par exemple être la séparation entre un enfant et ses parents comme dans *Le petit Poucet* ou bien *Hansel et Gretel*.

Le thème de la transformation est abordé dans le travail photographique d'Ellie Davies. Dans sa série *The Dwellings* (2012), l'artiste crée des sortes de constructions de branchage dans la forêt qu'elle abandonne quelques temps avant de retourner les photographier pour constater les changements qui se sont opérés. L'artiste dit que ses sculptures sont « devenues une partie à part entière de la forêt ». Le temps les a changées en inconnues et ses photos lui permettent de les rencontrer à nouveau.

Son travail en général s'intéresse à la perception que nous avons de la forêt. Elle cherche à recréer l'expérience d'explorer seul les bois, l'ambiance qui s'en dégage, et place le spectateur entre réalité et fantastique. Ce dernier est interrogé sur sa perception du paysage et la manière dont celle-ci est forgée par sa propre identité, sa propre culture. Pour Ellie Davies, « notre notion de la forêt est une construction culturelle et le rôle du mythe, des contes de fées et de la culture populaire y est indéniable. »



Dwelling, Ellie Davies

Cet imaginaire de la forêt se retrouve dans des récits plus récents tel que les films d'Hayao Miyazaki. Comme nous l'avons vu avec Bettelheim, la forêt tient ici le rôle d'espace fermé que le héros doit pénétrer pour obtenir sa « récompense ». Elle peut s'apparenter en quelque sorte à une île déserte où serait enterré un trésor. Comme pour les contes, c'est un lieu hors du monde où peut s'exprimer le surnaturel. C'est là par exemple que la petite fille rencontre Totoro dans *Mon Voisin Totoro* (1988), ou encore que se manifeste des esprits sylvains dans *Princesse Mononoke* (1997). On retrouve une certaine spiritualité qui fait écho aux croyances anciennes en lien avec la nature.

Il y a, dans les forêts de l'univers de Miyazaki, l'idée d'un intérieur, d'un fond à atteindre. Cela correspond à la vision de l'idéal japonais qui se présente horizontalement, dans l'idée d'un cheminement permettant d'atteindre un lieu caché (en opposition avec la vision occidentale, verticale, qui amène l'idée d'une élévation spirituelle)<sup>4</sup>. Ainsi, le héros doit entreprendre un voyage vers les profondeurs de la forêt, pour atteindre son but, voir, une sorte de révélation spirituelle. Par exemple, le héros de *Princesse Mononoke* fait la rencontre du dieu cerf, tandis que Nausicaä trouve au fond de la forêt de décomposition, un monde à la nature régénérée, vierge de pollution.

Miyazaki mêle l'imaginaire de la forêt à des problématiques actuelles en lien avec l'écologie en explorant le thème de la confrontation entre l'Homme et la nature. Comme pour les contes, ce rapprochement avec la nature amène le héros à évoluer.

Les légendes représentent donc la forêt comme



un monde à part, un intérieur renfermant un univers surnaturel qui transformera celui qui s’y aventure.

Cet imaginaire influence notre façon de percevoir ce lieu, et nous évoque à la fois la peur et la fascination. Je pense qu’il est difficile de se promener en forêt sans qu’une légère impression de fantastique se présente à nous.

## La figure de l’animal

Il m’est arrivé plusieurs fois au cours de promenades, de tomber nez à nez avec un animal sauvage. Je trouve qu’il y a dans ces instants de confrontation quelque chose de quasi surnaturel. L’animal est un personnage récurrent des légendes. Comme pour la forêt des contes, celui-ci traduit une certaine représentation que nous nous faisons de la nature.

La présence de l’animal dans le récit est le résultat d’oppositions élémentaires que l’on retrouve dans différentes cultures, telles la vie et la mort, le jour et la nuit, et ainsi, l’Homme et l’animal. Ces oppositions ont lieu car chaque élément est complémentaire de l’autre. Ainsi, à la question « pourquoi regarder l’animal », John Berger nous dit : « *When we look at animals, they may return our gaze, and in that moment we are aware of both likeness and difference* »<sup>5</sup>. Par la rencontre avec l’animal, le récit questionne sur la délimitation entre celui-ci et les Hommes. Par sa différence, mais surtout ses ressemblances, l’animal devient la métaphore de l’Autre. Il est en quelque sorte un Homme « simplifié », une créature réduite à un trait de caractère précis. Cette opposition à l’animal amène à réfléchir sur notre façon d’appréhender le monde et les personnes extérieures à soi.

L’anthropomorphisme, souvent présent dans les contes permet un rapprochement avec cet autre pour parfois mieux percevoir ce qui nous en sépare. Ainsi, la sauvagerie du loup du Petit Chaperon Rouge me semble mise en avant plus intensément de part la capacité de parole de l’animal qui nous l’a fait paraître

presque humain. La figure de l'animal est ici utilisée pour mettre en avant un comportement violent et sauvage.

Une hiérarchie s'opère, plaçant l'Homme comme supérieur à l'animal de par son détachement de la nature. On trouve cette idée dans les hybrides mythologiques que sont par exemple la sirène et le centaure. Dépourvus de parole malgré leur ressemblance humaine, l'Homme leur reste supérieur par sa capacité de langage. La parole est ainsi le témoin de la conscience, et de la raison. On retrouve cette idée dans les récits impliquant une métamorphose de l'un des personnages. Souvent punitive, cette transformation amène une régression à l'état de bête qui peut s'accompagner d'une perte de parole. La plupart du temps, c'est par l'expression de son humanité que le personnage retrouve sa forme initiale, en faisant preuve par exemple d'amour, de bienveillance ou de courage.

L'idée d'une fusion entre l'Homme et l'animal se retrouve dans de nombreuses cultures. Ainsi le loup-garou européen trouve son équivalent en Asie sous la forme du tigre-garou et en Afrique de léopard-garou ou de hyène-garou. Ces légendes sont nées, selon moi, du mélange de la peur du prédateur et de sa sauvagerie animale, avec la crainte de l'intelligence et la ruse de l'être humain. Ces créatures sont peut-être apparues à une époque où l'Homme, se sédentarisant, a été amené à craindre de moins en moins la faune sauvage, tout en prenant conscience de la dangerosité dont sa propre espèce était capable. Elles traduisent la peur de l'Homme d'être dépassé par son animalité. Ainsi, si le loup-garou se

popularise en Europe au Moyen-Âge, c'est peut-être parce que cela correspond à une époque où, sous l'influence du christianisme, l'Homme cherche le plus possible à se démarquer de l'animal.

À l'inverse, le mélange entre l'Homme et l'animal qui s'opère avec le chamanisme permet de transcender l'existence pour communiquer avec l'au-delà. L'animal est en quelque sorte une passerelle vers le monde des esprits. Ce lien entre animal et monde spirituel se retrouve dans les légendes. Dans certains récits, l'animal joue alors le rôle de guide. On peut prendre l'exemple de la colombe qui, dans la Bible, annonce la fin du déluge en apportant un rameau d'olivier sur l'arche de Noé.

Je pense que si l'animal a parfois dans les légendes une sorte de supériorité surnaturelle, spirituelle, c'est parce qu'il possède un certain attachement aux mythes. On trouve la trace de dieux animaux dans les croyances les plus anciennes ou de dieux se métamorphosant en animaux. Cela montre leur démarcation du monde des Hommes, leur statut non-humain. Dans un certain nombre de mythes des Premières Nations par exemple, les héros sont des animaux. Leurs histoires précèdent parfois celles des Hommes comme dans la légende des Haïdas qui raconte comment un corbeau a créé le monde, ou bien se mêle à celles-ci avec par exemple un oiseau offrant le feu aux humains dans un mythe Cowichan. Ainsi, l'animal est selon moi un symbole du passé, le représentant d'une histoire qui s'est déroulé avant celle de l'Homme. En cela, il est, dans certains récits, supérieur aux personnages humains.

Ce traitement de la figure animale se retrouve dans le travail de Julie Faure Brac de par son rattachement aux croyances et légendes qui mettent en avant le lien entre l'Homme et l'animal. Inspirée par le chamanisme, les rituels, et la mythologie, ses œuvres se peuplent d'êtres hybrides qu'elle nomme Humanimaux.

Son œuvre *Le porteur de l'esprit de la baleine échouée* (2009) fait écho à l'idée d'animal surnaturel. Elle fait le lien avec les rites chamaniques, lors desquels, pendant la transe, l'Homme se lie avec l'esprit de l'animal. On retrouve dans cette œuvre les questionnements qu'évoquent les légendes au sujet de l'animal :

« Quelle que soit notre interprétation de ce Porteur d'esprit de la baleine échouée, je souhaite qu'il ne nous laisse pas indifférent, qu'il nous interroge sur nos rapports avec les animaux, sur notre animalité, notre sauvagerie, et sur leur humanité (?), et qu'il nous sonde aussi sur notre relation au sacré, qui disparaît petit à petit de notre quotidien d'homme occidental. »<sup>6</sup>

Avec la performance *La Chasse à l'envers* (2017), Julie Faure Brac met en place une sorte de rituel dans lequel des animaux faits de papier prennent vie. L'idée est de faire vivre au spectateur une expérience surnaturelle en évoquant un imaginaire en lien avec d'anciennes croyances. La relation entre l'Homme et l'animal est symbolisée par l'activité de la chasse et le lien de mort qui unit les deux êtres.

Les légendes traduisent le rapport étroit qui lie l'animal et l'Homme. Par leur ressemblances et leur

différences, le récit questionne notre humanité ainsi que notre rapport à la nature. Comme pour la forêt, la confrontation à l'animal dans les légendes implique une évolution du personnage. Le héros doit en quelque sorte regagner cette part de naturel qu'il a perdu au contact de la civilisation, pour se rapprocher de son statut animal.



Le porteur de l'esprit de la baleine, Julie Faure Brac

De nouveaux récits pour un  
monde qui change

## L'évolution de la représentation animale au cours du temps

L'être humain n'a cessé d'évoluer au fil des époques, que ce soit techniquement ou moralement, entraînant parfois avec lui une modification de l'environnement. Notre rapport à la nature a ainsi changé en même temps que notre mode de pensée. La figure de l'animal que nous venons d'aborder à travers les légendes a subi de nombreuses évolutions au cours du temps, reflétant la relation entre l'Homme et la nature à différentes époques.

Les premières représentations animales sont datées de la Préhistoire. Elles peuvent s'apparenter à un inventaire des espèces rencontrées par les Hommes à cette époque, mais leur fonction n'est à ce jour pas connue. On peut imaginer que la figure de l'animal était importante pour ces Hommes dont la vie était régie par la chasse et la survie face aux prédateurs. Il n'y avait probablement pas à cette époque une idée de supériorité de l'Homme face à l'animal. En effet, comme je l'ai mentionné précédemment, la nature était, vraisemblablement, dans les croyances les plus anciennes, l'objet du divin.

La question du statut de l'animal est évoquée plus tard, par les philosophes de l'Antiquité. Ainsi, pour Aristote, « seul parmi les animaux l'Homme a un langage (*logos*) [...] Il n'y a en effet qu'une chose qui soit propre aux hommes par rapport aux autres animaux : le fait que seuls ils aient la perception du bien, du mal, du juste, de l'injuste et des autres notions de ce

genre.»<sup>7</sup>. Le philosophe leur reconnaît tout de même une certaine intelligence, propre à chaque espèce, mais pas de capacité à raisonner. Il n'est selon lui pas nécessaire d'appliquer la justice pour les animaux, la justice étant uniquement humaine. Une hiérarchie s'opère donc entre l'Homme et l'animal selon Aristote. Il désigne toutefois les animaux sous le terme « d'autres animaux » incluant ainsi l'être humain dans le règne animal tout en l'y démarquant.

Ces questionnements scientifiques sur la place de l'Homme et de l'animal vont devenir des questions morales avec Plutarque et Porphyre. Il s'agit alors moins de démontrer si les animaux possèdent la raison ou non, que d'expliquer pourquoi l'Homme, et en particulier le sage, se doit de respecter l'animal.

La comparaison avec l'animal est cependant dès l'Antiquité utilisée pour mettre en avant les traits de caractères négatifs de l'être humain. Cette idée se perpétue au Moyen-Âge, époque durant laquelle le Christianisme apporte une consécration du mariage et de la famille. Les mœurs allant à l'encontre de cette vision, comme l'adultère par exemple, sont attribuées aux animaux.

La manière dont est représenté un animal dans l'imagination populaire peut avoir un réel impact sur celui-ci. Ainsi, il est dur, selon moi, de nier l'importance qu'ont eu les contes et les légendes sur l'extermination du loup en France. À une époque où se développe l'élevage, le loup est vu comme une opposition au contrôle de l'Homme sur la nature. Il devient, dans la religion chrétienne, un messenger du diable voir une forme du diable lui-même, tandis que dans les légendes, il prend le rôle d'antagoniste, de

menace et de monstre. Ces récits ont imprégné l'imaginaire collectif pour y ancrer la peur du loup, jouant ainsi un rôle dans la mise en place de campagnes d'extermination au XVII<sup>ème</sup> siècle.

La question de la place de l'Homme par rapport à l'animal n'a cessé d'intéresser la philosophie. Pour Descartes, l'Homme est supérieur de part sa capacité à exprimer des émotions par le langage, ce qui fait des animaux des êtres mécaniques et sans âme. C'est l'idée qui, comme je l'ai mentionné précédemment, se retrouve dans les contes et légendes lorsqu'un personnage se voit métamorphosé en animal et perd ainsi sa capacité de parole par exemple.

Pour Rousseau, c'est l'usage de l'outil qui distingue l'Homme de l'animal. Cependant, cet éloignement de l'état animal n'est pas bénéfique selon le philosophe qui pense que l'Homme, en se séparant de la nature, a abandonné un état premier, source de plénitude. Ceci fait écho à l'idée d'un paradis perdu que l'on pourrait retrouver dans la nature sauvage, idée qui va se développer avec le romantisme dont Rousseau est désigné comme l'un des précurseurs.

Enfin, Montaigne pense quant à lui que l'Homme est orgueilleux de se croire supérieur à l'animal. Selon lui, si l'Homme cherche autant à se démarquer, c'est bien à cause de sa ressemblance avec les autres animaux. Ce serait en quelque sorte la traduction de l'amour propre de chacun que de vouloir se distinguer de l'autre.

Avec l'industrialisation de la société, la machine remplace peu à peu l'animal qui voit alors son statut modifié. On observe par exemple au XIX<sup>ème</sup> siècle un

développement des animaux de compagnie. L'animal, éloigné de la nature et de sa fonction traditionnelle, tisse de nouveaux liens avec l'être humain : il n'est plus une bête sauvage, mais un membre du foyer.

Face à cette société industrielle et rationnelle, la découverte de nouvelles espèces aux cours d'expéditions scientifiques entraîne une fascination nouvelle pour le monde sauvage. On peut par exemple citer l'ascension du mont Roraima en 1884, qui a par la suite inspiré l'écriture du *Monde Perdu* (1912) à Sir Arthur Conan Doyle. La nature retrouve un statut à la fois mystérieux et inquiétant, évocateur de nouveaux récits.

C'est avec la publication en 1859 de l'ouvrage *De l'origine des espèces* que les travaux de Charles Darwin vont remettre en place l'Homme dans le règne animal. Ainsi l'Homme n'est plus apparenté à dieu, au sacré, mais au singe : on assiste à une démythification de l'être humain. Tous les êtres vivants se retrouvent alors liés par une suite d'évolutions les unissant à un même et lointain ancêtre.

Ce questionnement sur l'évolution peut se retrouver dans l'œuvre *Le Petit Homme* (2008) de Christian Gonzenbach qui réorganise le squelette d'un blaireau pour lui donner une stature debout, et ainsi questionner nos propres origines animales.



Le Petit Homme, Christian Gonzenbach

Il faut ainsi attendre le XX<sup>ème</sup> siècle et les deux guerres mondiales pour observer une réelle remise en cause du statut supérieur de l'Homme. En effet, se produit à cette époque ce qui est qualifié de désenchantement du monde. Chacun s'aperçoit du prix dérisoire de sa vie qui, dans la guerre, ne vaut pas plus au final que celle d'un animal. Pour survivre, l'Homme doit renouer avec son instinct, avec un état primaire. Jusque là considéré comme supérieur, il se voit associé à la violence et la barbarie qui se sont déclarées à cette période. La figure de l'Homme devient celle du coupable et se raréfie dans l'art.

Le rôle de bourreau dont hérite l'être humain ne s'améliore pas avec les prises de conscience écologiques et éthiques face à la société de consommation. Dans *Le Silence des Bêtes* (1998), Elisabeth de Fontenay fait le parallèle entre le traitement des animaux en abattoirs et les camps de concentration nazi, mettant sur le même plan souffrance humaine et animale. Elle met ainsi en avant la violence dont peut faire preuve l'être humain que ce soit sur ses semblables ou sur l'autre.

L'animal remplace alors l'être humain dans l'art. Il devient la représentation d'un état premier que l'Homme aurait laissé derrière lui, le symbole d'une innocence similaire à celle des enfants. De part son incapacité à s'exprimer et à communiquer sa souffrance, il devient la victime parfaite, la représentation de ceux qui souffrent sans pouvoir se faire entendre. L'animal devient la métaphore de l'autre et nous amène à réfléchir sur notre propre condition. Ainsi, dans un entretien sur le fait de filmer les animaux, François Bel et Michel Fano évoque le regard de l'animal :

« Oui, c'est la première fois qu'on a vu des animaux regarder l'Homme et non plus l'Homme regarder l'animal ; par exemple dans ce long plan sur une chouette-effraie qui n'est pas immobile mais qui se balance, et qui regarde. C'est le degré zéro de l'existence, de l'acte, du temps. Il ne se passe rien, que ce regard. C'est fascinant [...] ce n'est pas un regard humain. La notion que nous avons du regard, c'est un regard qui regarde quelque chose, pas un regard qui regarde un regard. Chez l'animal filmé, on a l'impression d'un regard reflété, retourné, qui est un regard tout à fait autre. C'est comme un miroir, mais c'est l'autre côté du miroir qui nous regarde, et on est perdu. »

La manière dont nous appréhendons le monde animal, et donc la nature, est en constante évolution, suivant les avancées scientifiques et philosophiques de notre temps. On peut aujourd'hui noter par exemple l'apparition d'un courant dit « animaliste » qui se voit comme la succession logique de l'humanisme.



## Science-fiction et nature

Le futur de notre monde est actuellement assez incertain. Il est dur de s'imaginer quels seront les effets directs des crises environnementales et du réchauffement climatique sur nos vies. La réaction de la population et des dirigeants n'est souvent pas à la hauteur de la menace qui pèse sur la planète. Les scientifiques alertent quant à l'approche du point de non-retour pour le climat, l'ONU constate un écart inquiétant entre les décisions prises par les états pour maintenir le réchauffement à 2°C et les réelles actions menées, mais personne ne semble s'inquiéter outre mesure. Aucun changement radical ne s'opère actuellement dans notre mode de vie. L'évolution vers une société plus écologique semble moins rapide que n'est l'évolution du climat.

Dans ce contexte, je trouve que les récits de science-fiction, notamment d'anticipation, ainsi que ceux post-apocalyptiques, peuvent apporter une vision intéressante sur notre actualité. Ils permettent une projection dans le futur, et donnent une vision hypothétique de ce que pourrait devenir le monde face à un événement précis. Ils servent souvent de mises en garde, que ce soient pour prévenir du danger des régimes totalitaires, des évolutions techniques ou des crises écologiques. En cela, on peut rapprocher les récits de science-fiction des mythes. Les premiers mettent en garde sur des menaces à venir, tandis que les mythes utilisent l'exemple d'événements ayant supposément eu lieu pour interpeller le lecteur sur les erreurs à ne pas reproduire (par exemple l'Atlantide punie pour sa démesure). Le but étant à chaque

fois de faire réagir le lecteur.

Dans notre société où l'environnement est souvent mis à mal, au point d'entraîner des dérèglements mondiaux, certains récits de science-fiction abordent le thème de la relation entre l'Homme et la nature. Ainsi, dans *Ravage*, de René Barjavel (1943), le héros doit s'adapter à un monde où l'électricité a disparu. On assiste tout au long du roman à la chute de la société. La catastrophe dont parle ce récit peut, selon moi, s'apparenter à une sorte de punition :

« Les hommes ont libéré les forces terribles que la nature tenait enfermées avec précaution. Ils ont cru s'en rendre maîtres. Ils ont nommé cela le Progrès. C'est un progrès accéléré vers la mort. Ils emploient pendant quelque temps ces forces pour construire, puis un beau jour, parce que les hommes sont des hommes, c'est -à dire des êtres chez qui le mal domine le bien, parce que le progrès moral de ces hommes est loin d'avoir été aussi rapide que le progrès de leur science, ils tournent vers la destruction. »<sup>8</sup>

On retrouve l'idée héritée des mythes que la connaissance, la technique, est néfaste aux Hommes (Mythe de Prométhée ou Genèse par exemple). Dans ce monde où la technologie a disparu, le héros n'a d'autre choix que de s'adapter s'il veut survivre. À la fin du roman, il a fondé une communauté qui vit du travail de la terre. Les livres ont été supprimés afin que la technologie ne soit pas recréée, mais cela n'empêche pas l'un des descendants de survivant de créer une machine pour faciliter les récoltes. Ainsi, l'auteur semble dire qu'on ne peut échapper à la re-

cherche du progrès. Peut-être est-ce dans la nature de l'Homme de s'émanciper de son environnement.

Dans ce type de récits, la vie dans la nature est souvent opposée à une société de consommation exacerbée et/ou à un système autoritaire. Dans ces sociétés industrielles, l'individualité est réprimée au profit du groupe, de la masse, et les contacts sociaux sont moindres. La vie dans la nature est alors vue comme un moyen d'émancipation, une manière de retrouver la liberté. Cela rend compte d'une certaine nostalgie pour une société pré-industrielle.

Cette utopie du retour à la nature n'est pas un thème nouveau. Il est en effet présent dès le XIX<sup>ème</sup> siècle. À l'époque, c'est une vision anthropocentrique de la nature qui domine. La nature semble avoir été créée pour l'Homme, pour répondre à ses besoins. C'est une sorte de paradis. Avec l'industrialisation, la nature régresse et des changements radicaux s'opèrent dans la société. Cela résulte en une certaine nostalgie pour un passé idéalisé et une quête pour retrouver ce paradis perdu.

On retrouve cette idée dans *Walden* (1854), de David Henry Thoreau, où l'auteur fait le récit de ses deux années passées à vivre dans la nature, à l'écart de la société moderne. Ce rapprochement de la nature l'amène à philosopher sur notre rapport à l'environnement et aux autres espèces animales (il évoque par exemple le fait de ne pas vouloir chasser et ainsi le végétarisme). Dans son livre, l'auteur prône le retour à une vie simple. Il est selon lui important que l'Homme reste ancré à la nature et qu'il la respecte. On peut ainsi observer une certaine nostalgie d'un temps où la nature était sacrée

comme le montre cet extrait :

« Je voudrais que nos fermiers, lorsqu'ils abattent une forêt, ressentent un peu de cette crainte respectueuse que ressentaient les premiers romains lorsqu'ils en venaient à éclaircir quelques bocages sacrés [...], ou à y laisser pénétrer la lumière, c'est-à-dire croient qu'elle est consacrée à quelque dieu. Le romain faisait une offrande expiatoire, et formulait cette prière : « quelque dieu ou déesse sois tu, à qui ce bocage est consacré, sois-moi propice, ainsi qu'à ma famille, à mes enfants, etc... » »<sup>9</sup>

Cette idée de retour à la nature prend une autre dimension avec certains récits de science-fiction post-apocalyptiques. En effet, plusieurs histoires mettent en avant l'exil des terriens face à une planète devenue invivable (le film d'animation *Wall-E* ou la série et les romans *The 100* par exemple). Ici, le paradis perdu n'est autre que la totalité de la Terre. Il n'est d'ailleurs pas rare que ces récits fassent écho au déluge de la Bible hébraïque, en donnant au vaisseau des exilés le nom d'Arche.

Le thème de l'exil accentue, selon moi, l'idée de déracinement dont est victime l'Homme en s'éloignant de la nature. En quittant la planète, les Hommes abandonnent définitivement leur lien avec la nature et donc leurs origines. Il ne reste avec eux que l'industriel et le mécanique.

Dans la bande dessinée *Shangri-la* de Mathieu Bablet (2016), le vaisseau qui abrite les rescapés de la planète Terre est gouverné par un régime totalitaire qui utilise la surconsommation de biens matériels pour contrôler et distraire le peuple. Le retour vers la Terre et par extension, vers la nature, est alors

synonyme de liberté.

L'opposition entre mécanique et nature est souvent utilisée pour expliquer l'absence ou non de sentiments, d'empathie. On trouve dans ces récits de science-fiction l'idée que l'industrialisation de la société mécanise l'Homme, le change en machine obéissante. Ainsi, dans le roman *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques*, de Philippe K. Dick (1966), ce thème est incarné par l'opposition entre humain et androïde. La seule chose qui sépare ces deux êtres à l'apparence identique est la capacité à éprouver de l'empathie. On pourrait dire en quelque sorte que la société très (trop ?) évoluée d'un point de vue technologique a donné naissance à des « humains » dépourvus de sentiment.

Les animaux ont une place importante dans ce roman. Leur possession est en effet vue par les humains comme une preuve d'empathie, et donc un moyen de se distinguer des androïdes. L'animal représente le lien nécessaire avec la nature pour faire de l'Homme ce qu'il est : un être doué de sentiments. Ainsi, « la faculté empathique ne pouvait appartenir qu'à un animal social [...] De toute évidence, le robot humanoïde était un prédateur solitaire. »

Toutefois, l'animal étant considéré comme un bien de valeur dans cette société, plus que comme un compagnon, on peut se demander si l'empathie éprouvée est vraiment réelle. Les animaux ne sont au final peut-être qu'un « pass » pour prouver son humanité. Le roman questionne sur la différence entre humains et androïdes en interrogeant la propre humanité du héros. Le titre peut évoquer le désir du héros de posséder un véritable mouton et de se prouver son humanité, ainsi que la potentielle recherche

d'humanité des androïdes.

Face à l'évolution de nos rapports à la nature, de nouveaux récits émergent. La science-fiction présente la plupart du temps une vision pessimiste du futur où l'industrialisation de la société a asservi les Hommes. Un retour vers la nature, et donc vers un stade antérieur de notre humanité semble être la solution proposée par ces récits.

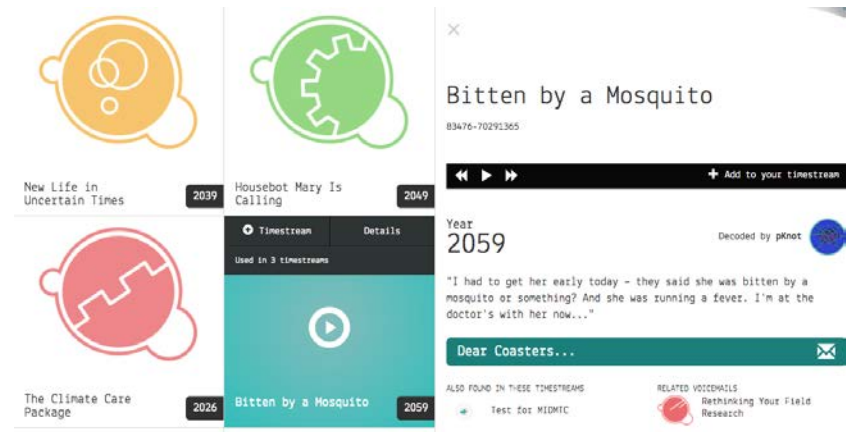
Nature et passé entretiennent un lien particulier, comme on peut le voir dans *Le Monde Englouti*, de J.G. Ballard (1962). Dans ce roman, la végétation est retournée à un stade préhistorique dû au réchauffement climatique. À son contact, le héros régresse à un état primitif, comme appelé par un passé commun à tout être vivant.

« Les souvenirs les plus vieux de la terre, le chiffage des temps est contenu dans chaque chromosome, dans chaque gène. Chaque pas en avant dans l'évolution de notre espèce est une borne gravée de souvenirs organiques [...]. La brièveté de la vie est trompeuse: chacun de nous est aussi vieux que toute l'espèce vivante et nos vaisseaux sanguins sont tributaires de l'océan de cet immense passé. »<sup>10</sup>

Le projet *Future Coast* (2014) de Ken Eklund ([futurecoast.org](http://futurecoast.org)) s'inspire des codes de la science-fiction pour donner à voir au spectateur un aperçu du futur. L'œuvre vise à sensibiliser sur les problématiques écologiques de manière ludique. Ainsi, les habitants d'une région donnée ont été invités à retrouver des sortes de petits disques qui, une fois décodés, ont permis d'accéder à des messages laissés sur des répondeurs téléphoniques du futur. L'œuvre propose d'écouter ces récits du quotidien et plonge

ainsi le spectateur dans la vie ordinaire des gens du futur. On peut par exemple entendre une petite fille de 2059 demander à sa grand-mère de l'emmener voir le dernier homard vivant, ou bien une femme de 2050 s'inquiéter de ne pouvoir déménager de sa maison promise à disparaître avec la montée des eaux.

Par l'écoute de ces récits personnels, le spectateur ouvre une fenêtre sur l'avenir possible de notre planète, et le quotidien qui sera éventuellement le sien, et invite ainsi à une prise de conscience écologique.



Aperçu du site [futurecoast.org](http://futurecoast.org)

L'apocalypse présentée dans ces récits de science-fiction n'a pas le rôle de fin réjouissante comme on peut en trouver dans certaines religions. C'est un événement à éviter. Cette vision est reprise par les mouvements écologistes pour avertir du danger des crises environnementales. On peut se demander si l'état actuel de la planète ne traduit pas un certain échec de ces récits de science-fiction comme mises en garde.

## Clairière

Le récit n'est évidemment pas le seul facteur influençant notre relation à la nature, mais son impact n'est pas négligeable. Ainsi, les religions en hiérarchisant l'Homme et son environnement peuvent donner un sentiment ou non de supériorité à l'être humain, et jouer ainsi sur notre manière d'interagir avec la nature. En s'inscrivant dans notre imaginaire, les récits, qu'ils soient issus de mythes ou de légendes ont modifié notre perception du monde, pour qu'aujourd'hui encore nous ressentions des impressions et sentiments communs à l'égard de notre environnement. Ces récits ont évolué avec nous, s'adaptant aux progrès technologiques et moraux, ainsi qu'aux nouvelles problématiques propres à chaque époque.

Je cherche dans mon travail à faire écho à cette lignée d'histoires ayant forgé notre imaginaire. J'essaie de créer des images qui peuvent évoquer ces récits, afin d'amener le spectateur à voir une narration se dessiner entre les différentes œuvres. Mon travail cherche ainsi à questionner notre rapport au monde et plus particulièrement à la nature.

Les récits sont les vecteurs de notre mémoire humaine et permettent la transmission d'une pensée à un public large et varié. Ainsi, l'artiste Gabriela Friðriksdóttir parle des légendes comme étant des capsules temporelles et spirituelles qui connectent les individus dans l'espace et le temps.

# Sources

<sup>1</sup> Garrard Greg, *Ecocriticism*, p 69, citation extraite de *Feminism and the Mastery of Nature*, de Val Plumwood (1993)

<sup>2</sup> Montesquieu, *Les Pensées*, Vol II, 1606

<sup>3</sup> <https://www.nationalgallery.org.uk/whats-on/exhibitions/george-shaw-my-back-to-nature>

<sup>4</sup> La forêt, Cercle n°1, entretien avec Gaël Régner et Raphaël Colson

<sup>5</sup> Garrard Greg, *Ecocriticism*, p 152, citation extraite du dernier chapitre *Why look at animals*, de l'essai *About Looking* de John Berger

<sup>6</sup> Faure Brac Julie, Catalogue de l'exposition *Si loin, si proche, des hommes et des bêtes* au château d'Avignon

<sup>7</sup> Aristote, *Les Politiques*, Livre I, chapitre 2

<sup>8</sup> Barjavel René, *Ravage*

<sup>9</sup> Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*

<sup>10</sup> Ballard J.G, *Le Monde Englouti*

# Bibliographie

D' ANTHERAISE Claude, *Bêtes off*, édition du Patrimoine, 2011, Paris

BABLET Mathieu, *Shangri-la*, Ankama, 2016

BALLARD James Graham, *Le Monde Englouti*, Folio Science-fiction, Gallimard, 2011

BARJAVEL René, *Ravage*, Folio Plus, Gallimard, 1996

CLARK Ella Elizabeth, *Indians Legends of Canada*, McClelland & Stewart, 1977, Canada

DICK Philip Kindred, *Blade Runner*, J'ai Lu Science-fiction, J'ai Lu, 1990

GARRARD Greg, *Ecocriticism*, The New Critical Idiom, Routledge, 2011

KRAKAUER Jon, *Into the Wild, Voyage au bout de la solitude*, éditions 10/18, 2008, Paris

LINANT DE BELLEFONDS Pascale et ROUVERET Agnés, *L'Homme-animal dans les arts visuels, Image et créatures hybrides dans le temps et l'espace*, Les Belles Lettres, Presse Universitaire de Paris Natterre, 2017, Torino

MOZZANI Éloïse, *Le Livre des Superstitions, Mythes, croyances et légendes*, Bouquins, Robert Laffont, 1995

THOREAU Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, République des Lettres, 2013

La Forêt, *Cercle*, n°1, 2013

Science-fiction, *Cercle*, n° 2, 2014

Costumes, *Cercles*, n°4, 2016

Le récit, *Dits*, n°2, Printemps-été 2005, Musée des arts contemporains de la communauté française de Belgique

Homme-Animal, *Histoires d'un face à face*, Les Musées de Strasbourg, 2004, Aoste

*Into the Nature, of creature and Wilderness*, Die Gestalten Verlag, 2006, Berlin

## Webographie

GOETZ Benoît, « Élisabeth de Fontenay, Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité, Paris, Fayard, 1999. », Le Portique [En ligne], 4 | 1999, mis en ligne le 11 mars 2005, consulté le 26 juillet 2017. URL : <http://leportique.revues.org/287>

LABARRIERE Jean-Louis, « Raison humaine et intelligence animale dans la philosophie grecque », Terrain [En ligne], 34 | mars 2000, mis en ligne le 09 mars 2007, consulté le 01 décembre 2017. URL : <http://terrain.revues.org/996> ; DOI : 10.4000/terrain.996

LENSCULTURE. Interview :Between the trees. In Lensculture [en ligne].<<https://www.lensculture.com/articles/ellie-davies-between-the-trees>>, consulté le 8 janvier 2018

Ellie DAVIES. Interview. In Ellie Davies [en ligne].<<https://elliedavies.co.uk/interviews>>, consulté le 8 janvier 2018

GICU Gabriel Arsène. *La relation homme-nature : L'émergence de l'éthique de l'environnement*. Agro Campus Ouest [en ligne].<[http://bioethics.agrocampus-ouest.eu/infoglueDeliverLive/digitalAssets/57434\\_51FR\\_relation\\_homme\\_nature.pdf](http://bioethics.agrocampus-ouest.eu/infoglueDeliverLive/digitalAssets/57434_51FR_relation_homme_nature.pdf)>, consulté le 8 janvier 2018



FAURE BRAC Julie. *Le porteur de l'esprit de la baleine échouée*. Si loin, si proche, des hommes et des bêtes au château d'Avignon [en ligne]. <[http://juliefaurebrac.com/files/pdf/texte\\_catalogue\\_chateau\\_davignon.pdf](http://juliefaurebrac.com/files/pdf/texte_catalogue_chateau_davignon.pdf)>, consulté le 23 janvier 2018

BOURDAIS Sophie. *L'appel de la forêt : Il était un bois... des contes et légendes nés dans la forêt*. Télérama, 5 août 2011 [en ligne]. <<http://www.telerama.fr/livre/il-etait-un-bois-des-contes-et-legendes-dans-la-foret,71730.php>>, consulté le 8 janvier 2018

RUMPALA Yannick (propos recueillis par Marie-Catherine Mérat). *La science-fiction au secours de l'écologie*. Le blog de Yannick Rumpala, 14 février 2014 [en ligne]. <<https://yannickrumpala.wordpress.com/2014/02/14/la-science-fiction-au-secours-de-lecologie/>>, consulté le 8 janvier 2018

BOURLEZ Fabrice. *L'homme, l'écologie et la SF*. Nonfiction.fr, 19 décembre 2012 [en ligne]. <[https://www.nonfiction.fr/article-6288-lhomme\\_lecture\\_et\\_la\\_sf.htm](https://www.nonfiction.fr/article-6288-lhomme_lecture_et_la_sf.htm)>, consulté le 8 janvier 2018

USBK. *Les écofictions – Mythologies de la fin du monde de Christian Chelebourg*. Climat environnement & Energie, Le site des climato-réalistes, 10 février 2016 [en ligne]. <<https://www.climato-realistes.fr/les-ecofictions-mythologies-de-la-fin-du-monde-de-christian-chelebourg>>, consulté le 8 janvier 2018

KRA Pauline. La religion dans les pensées de Montesquieu. Revue Montesquieu n°7, 2004 [en ligne].

<[http://montesquieu.ens-lyon.fr/IMG/pdf/RM07\\_Kra\\_101-111.pdf](http://montesquieu.ens-lyon.fr/IMG/pdf/RM07_Kra_101-111.pdf)>, consulté le 8 janvier 2018

Le « nemeton » et la forêt sacrée. Krapo Arboricole, 20 août 2008 [en ligne]. <<https://krapoarboricole.wordpress.com/2008/08/20/le-bois-sacre-nemeton/>>, consulté le 8 janvier 2018

UNESCO. Forêt sacrée d'Osun-Oshogbo. In Unesco [en ligne]. <<http://whc.unesco.org/fr/list/1118>>, consulté le 8 janvier 2018

ONF. La forêt au cœur de la société : Un espace imaginé. In Office national des Forêts [en ligne]. <[http://www.onf.fr/gestion\\_durable/sommaire/coeur\\_societe/espace\\_imagine/@@index.html](http://www.onf.fr/gestion_durable/sommaire/coeur_societe/espace_imagine/@@index.html)>, consulté le 8 janvier 2018

CUMMING Laura. *My Back to Nature by George Shaw review – darkness at the edge of town*. The Guardian, 15 mai 2016 [en ligne]. <<https://www.theguardian.com/artanddesign/2016/may/15/my-back-to-nature-george-shaw-national-gallery-tile-hill>>, consulté le 8 janvier 2018

CHANTER Rachel. *George Shaw – My Back to Nature*. The London Magazine, 7 juin 2016 [en ligne]. <<https://www.thelondonmagazine.org/george-shaw-back-nature>>, consulté le 8 janvier 2018

GIOCANTI Sylvia. *Montaigne et l'animalité*. L'animal au croisement de la philosophie, de la littérature, des arts et des sciences à l'âge classique, 2010 [en ligne]. <<http://ecole-thema.ens-lyon.fr/IMG/pdf/Ar>

ticle\_Giocanti-2.pdf>, consultée le 8 janvier 2018

Montedite, Édition critique des Pensées de Montesquieu, Carole Dornier (éd.), Presses universitaires de Caen (@Fontes et paginae — Sources modernes), 2013, [En ligne] <http://www.unicaen.fr/services/puc/sources/Montesquieu/>, consulté le 15 janvier 2018